

*Cahiers du*  
MONDE RUSSE

## **Cahiers du monde russe**

Russie - Empire russe - Union soviétique et États  
indépendants

**45/3-4 | 2004**  
**Varia**

---

# Petr Vajl', Aleksandr Genis, 60-e. Mir sovetskogo čeloveka

Laurent Coumel

---



### **Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/4208>  
ISSN : 1777-5388

### **Éditeur**

Éditions de l'EHESS

### **Édition imprimée**

Date de publication : 1 juillet 2004  
Pagination : 715-717  
ISBN : 2-7132-2009-2  
ISSN : 1252-6576

### **Référence électronique**

Laurent Coumel, « Petr Vajl', Aleksandr Genis, 60-e. Mir sovetskogo čeloveka », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 45/3-4 | 2004, mis en ligne le 03 juin 2009, Consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/4208>

---

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

© École des hautes études en sciences sociales, Paris.

---

# Petr Vajl', Aleksandr Genis, 60-e. Mir sovetskogo čeloveka

Laurent Coumel

---

## RÉFÉRENCE

Petr VAJL', Aleksandr GENIS, **60-e. Mir sovetskogo čeloveka** (Les années 1960. Le monde de l'homme soviétique). Moscou, Novoe literaturnoe obozrenie, 2001 (3<sup>e</sup> éd.), 368 p.

- 1 Pourquoi recenser un livre paru pour la première fois en 1988 (aux États-Unis), écrit en collaboration par deux dissidents d'origine lettone, essayistes, critiques littéraires, chroniqueurs de radio et de presse écrite, et que connaît déjà largement la communauté des chercheurs qui s'intéressent aux années 1960 en URSS ? La question se pose d'autant plus que la forme choisie – il s'agit d'un essai dans la tradition « publiciste » russe –, différente d'une approche scientifique (malgré la quantité impressionnante de citations et de notes, riches de références complémentaires), et l'absence totale de sources d'archives (que compensent un peu des entretiens avec des témoins de premier plan), en font une étude que l'on pourrait croire vieillie, en tout cas datée, sur la période en question. Mais ces réserves n'affectent nullement le caractère unique de l'ouvrage de Vajl' et Genis, qui sont les premiers à avoir voulu décrire et analyser cette époque de façon globale, mais sans esprit de système.
- 2 L'angle d'observation est à la fois délibérément restreint et assez flou : c'est le regard que portent, sur les années 1960, les « šestidesjatniki » (génération des années 1960), définis comme « cercle de l'intelligentsia moyenne, qui s'intéressait activement aux problèmes de société » (p. 6). La période concernée va de 1961 (XXII<sup>e</sup> Congrès du PCUS, point d'orgue de la déstalinisation) à 1968 (invasion de la Tchécoslovaquie et fin des illusions). L'absence de distance par rapport à leur objet est reconnue d'entrée de jeu : « Étant nous-mêmes des “enfants du Dégel”, nous avons souvent un rapport non critique aux années 1960 ». Et, de fait, la recherche part tous azimuts, comme le montre l'étonnante table des matières de l'ouvrage (« un livre à lire, pas à recenser » – disait un critique en 1997<sup>1</sup>).

- 3 L'enquête s'ouvre par l'étude du « fondement utopique » de l'époque, qu'il s'agisse de passages du nouveau Programme du PCUS (qui reprend cette expression pourtant honnie par Marx et Lenin), où chacun trouve son bonheur, des raisons d'espérer en une libération de l'humanité par la conquête du cosmos..., ou du souffle nouveau apporté par la poésie d'Evtušenko, auteur khrouchtchévien par excellence, dont le lyrisme et la sincérité s'expriment dans des poèmes comme « *Babij Jar* » et « Les héritiers de Staline », promis à une reconnaissance mondiale immédiate. On perçoit d'emblée la distance que les auteurs adoptent vis-à-vis des courants d'idées et vogues de toutes sortes qui séduisent alors les esprits : communisme, culte d'Hemingway et soif de vérité, « religion scientifique » et science-fiction, romantisme et bohème, dissidence et nationalisme, religion et identité juive... Vajl' et Genis exposent le contenu et le sort de ces divers courants ainsi que leurs vecteurs – l'école, les récits de guerre, la révolution cubaine, le mouvement barde, l'humour, la polémique, l'art abstrait, le sport, Solženicyn, etc. – avec une ironie extrême qui est, selon eux, une caractéristique de l'époque. Non pas simple énonciation du contraire, mais véritable « mise en doute » du sens, « masque derrière lequel il n'y a pas de visage » (p. 168), cette ironie s'illustre notamment dans la « langue d'Ésope » et autres codes culturels réservés aux initiés, et en conduit plus d'un au découragement, voire à l'émigration, « conclusion logique » pour les auteurs eux-mêmes (p. 306). Notons l'usage d'aphorismes qui pastichent ceux qu'affectionnaient les *šestidesjatniki*, tel « la fabrication de mythes comme self-service idéologique de la société » (p. 325) ; ou de petites phrases comme celle-ci, tirée des mémoires de Hruščev, dirigeant-poète, et qui constituerait « la meilleure formulation du Dégel » : « Les besoins augmentaient, je dirais même que ce ne sont pas les besoins qui augmentaient, mais les possibilités de parler des besoins » (p. 220).
- 4 La juxtaposition des thèmes et des pistes de réflexion peut dérouter le lecteur : n'y a-t-il pas là une preuve de l'éclatement de la sphère culturelle et idéologique en groupes éparés, parfois proches, mais souvent en définitive hermétiques les uns aux autres ? Et les auteurs, qui parlent même imprudemment d'« opinion publique » (p. 182), ne voient-ils pas tout cela *a posteriori*, de leur point de vue d'hommes blasés des années 1970 ? Ils reconnaissent que le cynisme est la forme ultime de l'évolution de la décennie, substituant aux lecteurs d'Hemingway et d'Erenburg passionnés de vérité (en art, en littérature, en politique), le public de Vysockij et les dissidents qui, « se repentant et allant au sacrifice, n'appelaient à rien, mais montraient l'exemple » (p. 178). L'intervention des forces du pacte de Varsovie le 21 août 1968, mettant fin à une expérience qui était l'aboutissement des années 1960 des libéraux soviétiques (« Dubček, tout simplement, avait fait ce qu'on avait attendu de Hruščev », p. 311), fut donc un choc pour l'intelligentsia, qui prit conscience que le communisme était avant tout un empire, dont « elle n'était qu'un des peuples » (p. 285).
- 5 L'une des clefs fondamentales de l'analyse, qui n'est pas formulée explicitement, mais qui revient à plusieurs reprises, est la mise en lumière de l'ambiguïté des rapports entre les *šestidesjatniki* et le discours du pouvoir, lui-même fluctuant dans ces années incertaines. Ainsi, en novembre 1962 paraît *Une journée d'Ivan Denissovitch*, alors qu'en décembre de la même année, Hruščev fustigera la peinture abstraite au Manège ; fin 1964 le premier secrétaire est évincé, mais 1966 verra la publication du *Maître et Marguerite*. Le romantisme de l'époque, phénomène collectif, coïncide – en partie et pour un certain temps – avec le dénigrement officiel de la passivité des « petits-bourgeois ». Par ailleurs, la dissidence naît avec l'abandon de la ligne d'une revue comme *Novyj Mir*, défendue par

le fameux texte samizdat du critique Lakšin, et fondée sur l'illusion que le socialisme pouvait être atteint en se fixant la vérité comme impératif moral. Mais le schéma vaut aussi pour Solženicyn, qui s'est essayé à plusieurs genres différents avant d'opter pour la dissidence, au point que d'autres *šestidesjatniki* considèrent qu'il a d'abord collaboré avec le système avant de s'y opposer. Vajl' et Genis visent ici à défaire le mythe du « prophète » autoproclamé, en montrant ce que sa propre écriture autobiographique et ses premiers écrits publiés révèlent « de tactique et d'intrigue » (p. 252). Tout se passe comme s'il y avait eu un malentendu entre le régime et les élites. Le débat entre « libéraux » et « conservateurs », distinction fondamentale à l'époque, mais pas toujours aussi claire que les auteurs le laissent penser, pourrait d'ailleurs être l'illustration de cette hésitation générale du système soviétique, du moins telle qu'elle était alors ressentie.

- 6 L'approche par la lecture des textes, directe ou entre les lignes, ouvertement revendiquée pour décrypter le cas Solženicyn, semble bien adaptée aux années 1960 qui furent littéraires « de part en part ». Elle fonctionne avec plus ou moins de bonheur : brillante par moments (chansons des bardes, discours de Hruščev, mémoires des dissidents), elle identifie les différents langages de l'époque, mais s'essouffle parfois à cause d'une absence de définition (par exemple pour les termes « romantisme », « empire », et surtout « intelligentsia moyenne ») qui laisse planer contradictions et doutes. Dans les dernières pages apparaît, de façon prévisible, une définition de « l'homme soviétique » comme lecteur : la parole (le mot) reste la dernière possibilité d'existence personnelle sous un régime qui a détruit toutes les autres. L'exception des années 1960 résidait dans la possibilité, certes limitée, d'imprimer et de prononcer à voix haute cette parole (p. 326). C'est tout un style, celui du « pays des mots » qu'est l'URSS (mais surtout vu de Moscou et de Riga), qui semble revivre ici, ponctué visuellement par les nombreuses illustrations en noir et blanc, collages de photographies et de coupures de presse de l'époque. Mais n'emprunte-t-il pas beaucoup aussi au style des années 1980 et 1990, dates de l'écriture et de l'édition ?
- 7 La confrontation des périodes nécessiterait en soi une explication de texte, ce que laisse penser l'épilogue qui compare perestroïka et Dégel khrouchtchévien et oppose le pragmatisme et la maturité de la première aux errements de jeunesse du second. Toujours est-il que, malgré l'explosion du genre des mémoires dans les quinze dernières années, et la parution de monographies méthodologiquement plus solides, aucun chercheur, ex-*šestidesjatnik* ou essayiste russe ou étranger ne s'est encore risqué à écrire dans les traces de Vajl' et Genis une nouvelle mise en perspective de cette décennie cruciale<sup>2</sup>.

---

## NOTES

1. Texte disponible sur internet :

<[http://magazines.russ.ru/novyi\\_mi/1997/2/rezobs09.html](http://magazines.russ.ru/novyi_mi/1997/2/rezobs09.html)>.

2. La deuxième édition, en 1996, présentait une postface du critique littéraire Lev Anninskij, exprimant son désaccord avec certains passages ; malheureusement elle n'est pas reproduite dans l'édition de 2001.